

Introduction

C'est en 1951 que Donald Winnicott introduit les concepts d'objet et de phénomène transitionnels dans un exposé fait à la Société Britannique de Psychanalyse. Le texte de sa conférence sera publié en 1953 dans l'*International Journal of Psycho-Analysis*. Il nous semble utile de situer dans son contexte l'émergence de ces nouveaux concepts promis au succès que l'on sait. P. C. Sandler (Sandler, 2005) remarque, de façon très pertinente que les grandes découvertes psychanalytiques correspondent toujours aux particularités de l'expérience vécue par leurs auteurs. L'exemple princeps en est l'Œdipe et l'expérience de Sigmund Freud dans une famille recomposée où son demi-frère aîné était plus âgé que sa mère. On en trouverait d'autres exemples dans la théorisation de Melanie Klein, de Wilfred Bion et de bien d'autres encore. Or Winnicott était en pleine phase transitionnelle dans sa vie personnelle à l'époque où il a décrit les concepts en question. En effet, il devait faire sa conférence dès 1950, il a dû la reculer au mois de mai 1951 car il avait fait une première crise de coronarite en 1949 ; il fit un infarctus à l'automne 1949 et un autre à l'été 1950. Faut-il relier à cette entrée en maladie qui allait gravement hypothéquer les vingt dernières années de son existence, la mort de son père en février 1949 et sa séparation d'avec sa première femme, Alice, fin 1949 ? Que de transitions ? De 1949 à 1951, il vit au sens propre une existence transitionnelle, séparé de sa première femme, pas encore marié avec la seconde, Clare, qu'il épousera en 1951.

Parallèlement, dans ces années d'après-guerre, Winnicott, qui n'avait que modestement participé aux célèbres controverses entre kleinien et anna-freudien, prend son envol. Il semble s'affranchir de plus en plus de son allégeance à Melanie Klein, déçu qu'elle ait refusé de le prendre en analyse parce qu'elle voulait qu'il se charge d'analyser son fils Eric, mortifié de n'être pas admis dans le cercle des kleinien, bien qu'il ait été longuement analysé par Joan Rivière, psychanalyste proche de Melanie Klein. Il qualifiera de « politiques » les positions, qu'il jugeait intransigeantes, voire sectaires, de celle que pourtant il continuait d'admirer profondément et dont il se sentait proche. Il était là encore dans une sorte de transition, non plus diachronique, mais synchronique entre le courant kleinien et le courant de ceux que l'on appellera plus tard les « néo-freudien », dont le chef de file était Anna, la propre fille de Freud. Faut-il y voir une source de sa position théorique toujours à cheval entre la prévalence d'un point de vue topique, cher aux kleinien dans le stricte exploration d'un monde interne peuplé d'objets internalisés, et la prévalence d'un point de vue génétique soulignant la place et l'importance de l'environnement dans la construction du psychisme et de la personnalité ?

Voilà rapidement campé le décor de cette transitionnalité naissante qui semble indispensable à son auteur aussi bien pour tourner une page de sa vie, pour affronter la maladie et l'angoisse de la mort, que pour sortir d'une impasse théorique et personnelle dans ses adhésions métapsychologiques.

« Transition » (du latin *transitio* = passage) a d'abord été utilisé comme formule de rhétorique pour désigner le passage d'une idée à une autre, ce qui lie deux idées entre elles, ce qui assure la continuité d'un discours. Par opposition on dira « sans transition » pour caractériser l'absence de lien. Le mot a été ensuite étendu à tout ce qui fait intermédiaire entre deux situations, deux états. L'absence de transition en vient alors à désigner une certaine

brutalité, quelque chose comme un changement catastrophique ou encore, dans le monde des représentations qui intéresse plus spécialement le psychanalyste, un défaut de mentalisation, une défaillance de la symbolisation (Roussillon, 1995).

On souligne rarement que dans son article *princeps*, Winnicott attribue plusieurs fonctions de liaison aux objets et aux phénomènes transitionnels, trop peut-être, et c'est bien ce qui risque de faire problème dans l'usage qui est fait de ces concepts :

J'introduis les expressions « objet transitionnel » et « phénomène transitionnel » pour désigner la zone d'expérience qui est intermédiaire entre le pouce et l'ours en peluche, entre l'érotisme oral et la relation objectale vraie, entre l'activité créatrice primaire et la projection de ce qui a déjà été introjecté, entre l'ignorance primaire de la dette et la reconnaissance de cette dette... (Winnicott, 1951, p. 110)

On peut, nous semble-t-il, ordonner cette multiplicité de fonctions selon deux axes : l'axe génétique qui va de l'auto-érotisme à la relation d'objet – l'axe topique qui distingue un monde psychique intérieur et un monde perceptif extérieur. Comment articuler ces deux axes l'un avec l'autre ? Telle est la difficulté essentielle de l'usage des concepts de Winnicott et, probablement, telle est la source des désaccords qui se sont peu à peu manifestés entre kleinien et winnicottien.

Melanie Klein s'efforce de situer essentiellement du côté du monde interne la scène qu'elle explore, ce qui la conduit à privilégier l'origine pulsionnelle de ce monde interne et des objets qui l'habitent et à donner un rôle à l'objet externe qui semble alors jouer un rôle moins actif dans ses interactions avec l'enfant. Winnicott prend presque le contre-pied de cette position : c'est la qualité de l'objet externe qui rend compte pour l'essentiel de la construction du monde intérieur ; il faut qu'il soit « suffisamment bon », que la mère soit « normalement dévouée », qu'il soit en mesure de « survivre » aux inévitables attaques fantasmatiques et réelles de l'enfant. Il ne s'agit pas, bien sûr, de donner raison à l'un plus qu'à l'autre, aux développements kleinien plus qu'aux développements winnicottien, mais d'essayer de repérer ce qui a rendu si divergents ces deux courants qui, pourtant, puisent leur inspiration à la même source.

À y bien regarder, il nous semble qu'il y a un malentendu entre ces deux théoriciens, malentendu qui souligne un point faible de la théorie de la psychanalyse et une difficulté majeure de sa pratique.

Il est évident que le petit d'homme naît équipé de pulsions qui vont animer sa relation au monde qui l'entoure ; il est porteur de préconceptions pour reprendre l'expression de W. R. Bion (Bion, 1962). Les modèles développementaux qui méconnaissent cette exigence et qui tentent de tout expliquer par les interactions comportementales avec l'entourage, ne réussissent pas à rendre compte de ce qui s'imprime chez l'enfant des réactions de son entourage. Il faut qu'il ait des récepteurs préétablis à toute interaction pour qu'interaction il y ait. La notion freudienne de *pulsion* répond à cette exigence, tout comme celle de *préconception* chez Bion.

Il est tout aussi clair que la fonction de l'entourage est essentielle pour permettre à l'enfant de développer ses potentialités et pour orienter son développement. Freud en est conscient dès *l'Esquisse d'une psychologie* où il parle de la présence nécessaire auprès du nourrisson d'une « personne ayant de l'expérience » (Freud, 1895, p. 625) pour répondre à ses besoins pulsionnels. Mais, ce n'est qu'un vingtaine d'années plus tard qu'il élargira ce rôle

au-delà de la simple satisfaction pour faire des objets externes les supports indispensables de l'avènement d'un monde interne. On en trouve les prémisses dans *Deuil et mélancolie* (Freud, 1915) et l'accomplissement dans la révision topique de l'appareil psychique que Freud entreprend dans les années 1920 (Freud, 1921, 1923). Il pose alors les bases de ce l'on a baptisé « théorie de la relation d'objet ». L'objet extérieur n'est plus seulement le moyen nécessaire pour permettre la décharge pulsionnelle, il n'apporte pas seulement à l'enfant une *prime de plaisir*, il devient le support des mécanismes d'identification par lesquels Moi, Surmoi, Idéal du Moi se constituent.

Comment passer de la *théorie de la libido*, qui a régné en maîtresse absolue sur les vingt premières années de l'effort théorique de Freud, à la *théorie de la relation d'objet* qu'il a introduite dans la seconde partie de son œuvre et qui a été développée principalement dans le courant kleinien et post-kleinien de la psychanalyse ? Encore une transition que le monde psychanalytique a bien du mal à faire comme en témoigne le quasi clivage entre les tenants de la première théorie et ceux de la seconde. Tout s'est passé, en particulier en France, comme si adhérer à la théorie de la relation d'objet était rejeter la théorie de la libido et avec elle la place de la sexualité dans l'économie psychique. En d'autres termes, comment intégrer dans un même modèle la fonction de l'équipement inné du petit d'homme, ses pulsions, et celle des objets externes qui vont justement être investis par son énergie pulsionnelle ? La divergence entre Melanie Klein et Winnicott nous semble prendre ses racines dans ce hiatus que chacun cherche à combler d'une manière différente.

Melanie Klein, tout en faisant une place privilégiée aux processus d'identification, se situe dans un univers intrapsychique. Tout semble venir de l'intérieur, de l'équipement inné de l'enfant : sa tolérance plus ou moins grande à la frustration, l'intensité de son envie primaire ou de son avidité, ses capacités de réparation, etc. L'objet extérieur est bien présent, mais il semble soumis aux projections plus ou moins violentes du nourrisson, clivé, idéalisé, réparé par des mécanismes purement intrapsychiques. Et pourtant, elle présente son modèle théorique comme un modèle du développement psychique, divisé, non en stades certes, mais en phases qui se caractérisent par la prévalence de types d'angoisses, de modes de défense et de phantasmes inconscients : position schizo-paranoïde, position dépressive, réparation qui introduit à l'organisation œdipienne. Au total, la théorie kleinienne concerne le monde intrapsychique, mais se présente comme une théorie du développement psychique. Ceci nous paraît source d'ambiguïté, d'incompréhension, voire de contre-sens qui ont lourdement pesé sur l'introduction de sa pensée dans la sphère francophone.

Et du côté de Winnicott ? La situation est presque le symétrique inverse. Winnicott fait une théorie du développement qui se présente, plus ou moins, comme une métapsychologie du monde interne. Tout le monde connaît la célèbre phrase qui lui échappa au cours d'un séminaire en 1942 : « *There is no such a thing as a baby...* »¹, à quoi il ajouta aussitôt « ...si vous me montrez un bébé vous me montrez certainement aussi la personne qui prend soin de lui... »². On mesure ici l'écart entre le point de départ de Melanie Klein qui postule que d'emblée, dès la naissance, l'enfant dispose d'un Moi capable d'investir des objets, ce qui lui permet de fonder toute sa théorie sur le sort que le Moi fait subir à l'objet. Mais, il ne s'agit

¹ « Un bébé, ça n'existe pas... »

² Cité in Abram J. (1996, p. 2).

pas là de l'objet externe dans sa réalité propre, mais d'un objet sinon intérieur, du moins fantasmé. L'objet externe n'est pas présent dans la théorie kleinienne parce qu'elle ne fait pas une théorie du développement, mais plutôt une théorie du transfert. Winnicott lui reprochera explicitement :

Rien dans le travail de Klein ne contredit l'idée de dépendance absolue, mais il ne me semble pas qu'il y ait de référence spécifique à un stade où le nourrisson n'existe qu'en raison des soins maternels, avec lequel il forme un tout, une unité. (Winnicott, 1960, p. 242)³

Ici, d'une certaine façon, Winnicott englobe l'environnement dans le monde interne : mère et nourrisson forme un tout. Melanie Klein, tout au contraire, part de l'hypothèse que le psychisme individuel existe d'emblée, telle une *monade*, qui, à la différence des monades de Leibnitz, dispose de portes et de fenêtres sur le monde externe, mais qui reste maîtresse du jeu pour modeler ce monde externe et les objets qui le peuplent selon ses exigences propres. Cela correspond tout à fait à une situation analytique dans laquelle l'analyste doit s'efforcer d'interférer le moins possible avec le monde interne de son patient pour laisser celui-ci s'exprimer sans contrainte et organiser la relation transférentielle. D'où la rigueur inégalée de Melanie Klein et de ses élèves pour explorer en détails cette relation transférentielle et en tirer le meilleur profit au bénéfice du patient. Mais, il est vrai que cela correspond mal à la situation réelle du développement de l'enfant qui, comme le souligne Winnicott, dépend de son entourage. Le reproche symétrique de celui qu'il adressait à Melanie Klein n'a pas manqué de lui être fait : prétendre se substituer peu ou prou aux parents réels en tant que psychanalyste, apporter des satisfactions en réponse aux sollicitations du patient, au lieu de les interpréter dans le transfert.

Au total, il nous semble que le désaccord entre Kleiniens et winnicottiens repose sur un malentendu que l'on peut qualifier de *malentendu épistémologique*. Ils ne parlent pas de la même chose, ils se croient sur le même terrain, dans le même univers de discours, alors que chaque camp a choisi un terrain différent sans bien le distinguer du terrain de l'autre.

Est-ce cette ambiguïté qui a permis le succès de Winnicott en territoire francophone et la réticence vis-à-vis des thèses kleinienne ? Les psychanalystes français, en effet, ont plutôt mal accueilli la pensée de Melanie Klein lorsqu'ils purent enfin en prendre connaissance dans leur langue à la fin des années 1950. Leurs difficultés à comprendre le point de vue de cette pionnière de la psychanalyse de l'enfant faisaient écho aux *controverses* entre partisans d'Anna Freud et partisans de Melanie Klein, qui avaient enflammé la Société britannique de psychanalyse dans les années 1940. Anna Freud avait exercé une influence prépondérante sur les psychanalystes d'enfant français qui, à sa suite, privilégièrent le point de vue génétique de la métapsychologie qui leur permit de révolutionner la psychopathologie des troubles de l'enfant et de l'adolescent. La réticence vis-à-vis du kleinisme fut encore accentuée par l'influence de Jacques Lacan qui se référait au premier Freud, celui de la théorie de la libido, et négligeait le Freud d'après 1920, celui de la théorie de la relation d'objet. On reprochait à Melanie Klein de sous-estimer la part de la sexualité dans le développement psychique dans une curieuse méconnaissance de son insistance sur la sexualité infantile, sur sa violence et sa dimension sadique et potentiellement destructrice.

³ In La théorie de la relation parents-nourrisson, De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Payot, 1969.

La traduction des œuvres de Winnicott, commencée à la fin des années 1960, fut reçue comme un retour au calme, un apaisement de ce qui était ressenti comme les excès des théories kleinienne qui entraînaient le lecteur dans l'univers terrifiant de l'archaïque. On eut l'impression de retrouver avec cet auteur l'intelligibilité d'un monde civilisé, qui remettait en exergue les images connues de la *mère dévouée* et du *nourrisson dépendant*, images rassurantes, mais peut-être défensives. Le *transitionnel*, qui qualifiait les objets et les phénomènes décrits par Winnicott, a été interprété non seulement comme désignant le recours de l'enfant à des objets concrets pour atténuer sa souffrance due à la séparation et à l'absence de la mère, mais aussi comme un moyen d'évitement pour le thérapeute dans sa confrontation au monde interne, à l'archaïque, à l'infantile. Hors à y regarder de près, il ne semble pas que le monde décrit par Winnicott soit plus dénué de violence, de haine et de destructivité que celui que nous dépeint Melanie Klein. Ce que nous soulignons ici, c'est que la pensée de Winnicott a servi de protection contre celle de Melanie Klein, ce que nous pensons en partie dû aux ambiguïtés que nous avons signalées plus haut.

Dépasser ces ambiguïtés, comme l'opposition stérile entre les deux géants de la psychanalyse que furent Melanie Klein et Donald Winnicott, nous paraît la condition pour donner son vrai sens et sa vraie valeur au *transitionnel*, c'est-à-dire aux processus de passage d'un état à un autre dont le développement psychique, comme le processus de la cure sont inévitablement émaillés. Il sera possible alors de donner au *transitionnel* un sens strictement métapsychologique, celui d'une progressive évolution d'un état psychique à un autre dans le long processus qui va des éprouvés perceptivo-moteurs vers la pensée symbolique la plus abstraite (Roussillon, 1995), avec des phases intermédiaires, que l'on peut qualifier de présymboliques, dans lesquelles le perceptivo-moteur est déjà empreint de significations relationnelles, sans pour autant que cette empreinte soit suffisamment stabilisée pour être durablement intériorisée. On évitera alors le risque de dérive de l'objet transitionnel vers l'objet fétiche ou autistique, dérive que soulignait Donald Meltzer dès 1975 :

Dans ses écrits ultérieurs, Winnicott reconnaissait la valeur très équivoque de ces formations : à savoir que s'ils pouvaient réellement servir économiquement à l'enfant pour passer le cap d'une transition dans ses relations d'objet, il y avait grand danger à ce que l'objet transitionnel ne prenne une signification fétichiste et ne soit utilisé comme foyer pour l'isolement d'une tendance perverse. (Meltzer, 1975, p. 36)

En inscrivant l'objet et les aires transitionnels dans le champ théorique de la psychanalyse, Winnicott interroge la place de l'objet inanimé, au sens non pas d'immobile mais de privé d'âme, dans la construction psychique de l'enfant. Comment entendre aujourd'hui, dans un monde saturé d'objets, certes sans âmes, mais complexes, robots, mécaniques diverses, tablettes, consoles, l'incidence particulière de cette évolution sur la psyché humaine ? Qu'en est-il, dans ce flot technologique, de la mère suffisamment bonne, capable d'anticiper la détresse que suscite son absence en confiant à son bébé un prolongement, non-moi, mais aussi non-vivant, d'elle-même ? Et cet objet, posé contre l'enfant, est-il pour autant un objet sans âme ?

Deux caractères importants caractérisent, selon Winnicott, l'objet transitionnel, le fait d'être non-moi, d'une part, c'est-à-dire de nature strictement étrangère au sujet humain, et, d'autre part, de ne pouvoir tenir son rôle que si et uniquement si, le sein maternel a déjà été intériorisé par le bébé et constitué en objet interne « suffisamment bon »...

Cette parenté entre interne et externe ne peut se concevoir active si la mère n'a pas inscrit, projeté, dans l'objet qu'elle donne à son enfant, une intention protectrice, ce quelque chose d'elle que l'enfant perçoit et investit à son tour. En un mot, il convient sans doute qu'elle donne un peu « d'âme » à cet objet, qu'il éveille en elle un sentiment de douceur et d'agrément, pour que le bébé s'en saisisse à son tour... Cette latéralisation du lien mère-enfant vers l'extérieur n'est pas sans rappeler le troisième domaine d'H. Segal (1993). C'est donc le contexte émotionnel qui entoure l'objet qui l'inscrit dans le lien entre la mère et l'enfant.

Dans les sociétés sans objet transitionnel, quand la mère garde suffisamment longtemps une proximité importante avec son bébé, le monde externe, celui du non-moi, est ouvert à l'enfant avec sa fonctionnalité, ses intérêts, ses dangers, sans être porteur d'une dimension affective qui rappellerait, dans l'extérieur, une présence maternelle et, avec elle, l'attachement qu'elle convoque.

Même si l'intensité de ces modalités de rapport au monde sont évidemment variables, demeure posée la question d'apprécier la valeur émotionnelle d'un objet, afin de savoir s'il consolide son écho interne ou s'il vient s'y substituer, quittant le transitionnel pour glisser du côté de l'objet autistique, donc d'une sensorialité pure, sans âme...

La seconde moitié du 20^{ème} siècle, en particulier avec la généralisation du cadeau, a peu à peu effacé la part de subjectivité affective pour l'inscrire dans le champ des signes culturels. Donné pour pallier non pas une absence momentanée mais l'impossibilité d'accorder à l'enfant l'attention nécessaire quand il la demande, l'objet dérive de plus en plus loin du prolongement maternel chargé d'intention, prenant forme de prothèse, de substitut inerte, incapable de soutenir une croissance possible de la pensée. Il n'est plus directement lié au monde affectif de la mère mais s'inscrit comme proposition venant du corps social, s'offrant comme palliatif à l'absence. L'illusion décrite par Winnicott dérive elle aussi : le système consumériste ne vient pas s'inscrire là où le besoin l'attend, il anticipe en créant un besoin, s'appuyant certes sur un manque, mais détourné sur des objets inertes destinés à le combler, nouvelle forme d'illusion. Donner du mouvement à ces objets, les animer au sens de créer l'impression du vivant s'inscrit logiquement dans cette démarche substitutive. Le pantin ou la marionnette, mobiles par l'intervention des mains de l'adulte ont vite laissé place aux robots programmés. Depuis peu, avec tablettes et écrans aux technologies complexes, capables de recréer des situations, de permettre des reconstructions, l'enfant élabore des mondes virtuels avant même d'avoir eu le temps de reconstruire l'objet absent, au sens analytique cette fois, nécessaire à la croissance psychique. Mais ce dispositif donne le change, grâce à l'exécution de programmes savamment orchestrés qui stimulent l'omnipotence plus que la créativité, empêchant l'accès à un moment dépressif pourtant salutaire.

Le détournement induit par cette évolution rapide de l'environnement et des comportements pose évidemment problème : sa robotisation des objets de substitution, qui, de ce fait, perdent tout caractère transitionnel, en confondant vie et mobilité, évacuent de l'activité de l'enfant la vie émotionnelle. La psyché maintient son équilibre par le biais de programmes répétitifs et addictifs, oblitérant le manque et bloquant de ce fait l'imaginaire, la créativité et la pensée.

Quelle place ces objets occupent-ils dans le monde interne ? Leur nature « non-moi » les maintient-elle extérieurs à l'objet interne, simplement appauvri, voire amputé de sa

richesse émotionnelle ? Finissent-ils, au contraire, par devenir partie intégrante de cet objet, partie automatisée mais dévitalisée d'un sein introjecté, devenus à des degrés divers une « mère morte » au sens de Green (Green, 1983), non pas par défaillance de fonction de pensée, mais par incorporation d'une partie inerte et non pensante qui réduit la partie active de la psyché maternelle ?

Cette question s'introduit dans la cure, avec consoles et portables. Le choix de l'interdiction provoque parfois des réactions émotionnelles vives, témoins du degré d'intolérance à la frustration convoquée par une simple parole. La psychanalyse « à distance » trouve même dans la technologie une raison d'être qui ne peut que poser question.

Une vaste et difficile question technique s'ouvre actuellement aux psychanalystes. Sans doute est-il important de repenser à l'objet transitionnel, de ne pas introduire des objets sans vie, inertes ou programmés, sans qu'ils soient investis d'une projection pensante, d'une réflexion qui les anime....Des objets capables de devenir porte-mémoire d'un moment relationnel et qui n'attaquent pas la capacité psychique à traiter, transformer et contenir les émotions.. Sans doute serait-il prudent, dans l'espace de nos cures, de garder présente à l'esprit cette pourtant célèbre phrase d'Alphonse de Lamartine (1830) :

Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Ce volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant* s'ouvre sur un texte inédit de Winnicott portant sur « Le devenir de l'objet transitionnel », qui a été traduit par Jean-Baptiste Desveaux et que nous publions avec l'autorisation des Éditions Gallimard qui sont détentrices des droits de traduction et de publication de ce texte. Nous leur adressons nos sincères remerciements pour cette autorisation. Les contributions qui suivent portent sur la notion de *transitionnalité* au sens de Winnicott ou sur des concepts connexes issus de son œuvre (*sense of being, sentiment de continuité d'existence*). Nous y avons ajouté l'article de Riccardo Lombardi qui s'appuie sur une tradition différente, mais non sans parenté avec celle de Winnicott. Il faut rappeler, en effet, qu'il était pédiatre de formation et qu'à ce titre il était confronté au corps de l'enfant avant de s'intéresser à son esprit, autre transition qui a certainement joué un rôle majeur dans son élaboration théorique. Lombardi s'inscrit dans la filiation de W. R. Bion, A. B. Ferrari et I. Matte Blanco pour explorer le passage des éprouvés corporels à la pensée à travers ce qu'il appelle le *transfert sur le corps* dans un plaidoyer pour redonner au corps dans le travail psychanalytique toute sa valeur de réalité afin de pouvoir le symboliser. De ces prémisses, il converge vers les mêmes interrogations que celles soulevées par Donald Winnicott tout au long de son œuvre.

BIBLIOGRAPHE

- Abram J. (1996), *Le langage de Winnicott*, trad. C. Athanassiou-Popesco, Paris, Édition Popesco, 2001.
- Bion W. R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, trad. F. Robert, Paris, Puf, 1979.
- Freud S. (1895), Projet d'une psychologie, in *Lettres à Wilhem Fließ, 1887-1904*, Paris, Puf, pp. 593-693.
- Freud S. (1915), Deuil et mélancolie, trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, in --- *Œuvres complètes, vol. XIII, Paris, Puf, 1988, pp. 261- 280.*

- Freud S. (1921), *Psychologie des masses et analyse du moi*, trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, in *Œuvres complètes*, vol. XVI, Paris, Puf, 1991, pp. 1-83.
- Freud S. (1923), *Le moi et le ça*, trad. C. Baliteau, A. Bloch, J.-M. Rondeau, in *Œuvres complètes*, vol. XVI, Paris, Puf, 1991, pp. 255-301.
- Green A. (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de minuit
- Larmartine A. de (1830), *Harmonies poétiques et religieuses*, in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1963.
- Meltzer D. et al. (1975), *Explorations dans le monde de l'autisme*, trad. G. et M. Haag, L. Iselin, A. Maufras du Chatellier, G. Nagler, Paris, Payot, 1980.
- Roussillon R. (1995), *La métapsychologie des processus et la transitionnalité*, *Rev.Franç. Psychanal.*, 5, pp. 1375-1519.
- Sandler P. C. (2005), *The Language of Bion. A Dictionary of Concepts*, London, New York, Karnac.
- Segal H. (1993), *Rêve, art, phantasme*, Paris, Bayard Éditions.
- Winnicott D.W. (1951), *Objets transitionnels et phénomènes transitionnels*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1969, pp. 109-123.
- Winnicott D.W. (1960), *La théorie de la relation parents-nourrisson*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 237-256.

Le Comité éditorial